Liliana Grassi, *Carte leggere. Le lettere nella narrativa italiana del Seicento*

Maria Cristina Panzera

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/essais/10150>

DOI : 10.4000/essais.10150

ISSN : 2276-0970

Éditeur

École doctorale Montaigne Humanités

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2014

Pagination : 177-180

ISBN : 978-2-9544269-2-1

ISSN : 2417-4211

Référence électronique

Maria Cristina Panzera, « Liliana Grassi, *Carte leggere. Le lettere nella narrativa italiana del Seicento* », *Essais* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 17 janvier 2022, consulté le 20 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/essais/10150> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.10150>

Comptes rendus

Liliana Grassi, *Carte leggere. Le lettere nella narrativa italiana del Seicento*, Bologna, I libri di Emil, 2013, 319 p.

Dans l'histoire des rapports entre la communication épistolaire et la littérature, la critique a particulièrement retenu deux moments forts : le premier, marqué par une empreinte italienne assez prononcée, correspond à la fortune éditoriale des livres de lettres au milieu du XVI^e siècle (recueils d'auteurs, anthologies, manuels pour secrétaires, etc.) et à leur rayonnement européen, tandis que le deuxième se manifeste plus d'un siècle plus tard loin du territoire italien, avec l'essor d'un nouveau genre littéraire, le roman épistolaire, qui connut tant de succès en France (à partir des *Lettres portugaises* du comte de Guilleragues, 1669) et en Angleterre (Richardson, Fielding, Smollet, etc.). Reprenant en écho le titre d'un essai célèbre d'Amedeo Quondam sur les livres de lettres italiens de la Renaissance¹, Liliana Grassi en poursuit les questionnements pour s'intéresser aux usages littéraires des lettres (feuillets légers, par référence à la dimension romanesque) à l'époque du baroque : son enquête est fondée sur un corpus constitué d'un peu plus de cent romans dont on trouvera les titres en bibliographie (p. 299-303) et dont les dates de publication sont comprises entre 1602 et 1733. Il ne s'agit pas seulement de combler une lacune en proposant une sorte d'archéologie du roman épistolaire, mais avant tout de corriger l'idée reçue, en partie reprise par Quondam quand il parle de la production de manuels et de formulaires, selon laquelle le *Seicento* italien ne constituerait qu'un moment d'involution et de crise des formes littéraires : pour ce qui est du genre épistolaire, en particulier, les recherches de L. Grassi prouvent que les livres de lettres ont continué de prospérer à

1 Amedeo Quondam, *Le carte messaggiera. Retorica e modelli di comunicazione epistolare: per un indice dei libri di lettere del Cinquecento*, Roma, Bulzoni, 1981 (curieusement ce titre, souvent cité dans le volume, a été oublié dans la bibliographie finale).

l'âge baroque et que leur influence s'est exercée dans plusieurs directions, pour produire notamment des textes narratifs semi-épistolaires et des romans qui sans se présenter uniquement sous forme épistolaire incluent cependant, parfois massivement, des échanges de lettres. Quel est donc l'apport de cette production romanesque à l'évolution du genre ? A-t-elle connu quelque succès au-delà des frontières italiennes ? Comment expliquer, enfin, que ces expérimentations n'aient pas abouti directement à l'invention du roman épistolaire à la manière de Richardson ?

Après une introduction qui pose la problématique de la lettre comme genre littéraire et de sa fortune au XVII^e siècle, le volume se compose de six chapitres suivis des conclusions. Une fois reconnu que les échanges épistolaires deviennent de plus en plus courants avec les progrès de l'alphabétisation et la mise en place de systèmes publics d'acheminement du courrier, l'analyse commence par une prise en compte très synthétique des influences littéraires qui déterminent également l'insertion de lettres à l'intérieur des romans baroques : l'imitation des récits alexandrins redécouverts à la Renaissance (Héliodore, Achille Tatios, Chariton d'Aphrodisias, etc.) et qui comportent des échanges épistolaires² ; les recueils italiens de nouvelles qui au XV^e siècle intègrent déjà des lettres dans leur structure (voir le cas de Bandello), mais aussi l'exemple de Boccace (*Élégie de dame Fiammette*, vers 1344) et de Piccolomini (*Historia de duobus amantibus*, 1444) que l'on peut reconduire au modèle classique représenté par les *Héroïdes* d'Ovide ; enfin la fortune d'ouvrages étrangers, comme l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé (qui compte 129 lettres) ou les romans espagnols de Tirso de Molina, Diego de San Pedro, etc. Après cette introduction historique, l'analyse se concentre directement sur le corpus de romans baroques italiens (un public de non-spécialistes trouvera la transition un peu abrupte). Au deuxième chapitre, la fonction des lettres insérées dans ces romans est analysée sous l'angle de l'*inventio*, pour ce qu'elles apportent à la dynamique de la narration et à la construction de l'intrigue. L'attention est portée, en particulier, à l'art des équivoques et aux effets de mensonge et de tromperie qui se produisent lorsque la lettre est faussement attribuée à un expéditeur ou qu'elle ne parvient pas entre les mains du destinataire initialement prévu. Les intrigues amoureuses sont bien représentées, mais les lettres permettent aussi de mettre en scène les mécanismes du pouvoir, la trahison, la calomnie, etc., pour traduire finalement une certaine méfiance de la part de plusieurs auteurs vis-à-vis de la communication épistolaire, représentée comme une arme à manier avec la plus grande cautèle (p. 56). À propos de la richesse de ces nouvelles séries d'équivoques provoquées par des dysfonctionnements dans les échanges de lettres, le renvoi aux ressources théâtrales est très pertinent (on évoque en particulier la *commedia dell'arte* et le théâtre espagnol),

2 L'auteur déclare sa dette envers le volume de Patricia Rosenmeyer, *Ancient Epistolary Fictions. The letters in Greek Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

mais nécessiterait sans doute de plus amples développements (p. 99-101). Le troisième chapitre privilégie l'aspect formel pour rendre compte des modalités d'insertion de ces lettres à l'intérieur des romans. On suit en particulier l'influence exercée par les traités pour secrétaires et par l'enseignement traditionnel de l'art de la lettre (théorie des styles, variation par rapport à la dignité du destinataire, etc.). Triomphe de la rhétorique ? Les deux chapitres suivants proposent une interprétation beaucoup plus nuancée et plus inédite, rappelant d'un côté la charge émotionnelle et pathétique qui se dégage de ces lettres et leur rapport à l'étude des passions et des sentiments (avec des références très fines à l'influence du Tasse), et d'un autre côté le réseau d'images, de métaphores qui sont associées aux lettres et par lesquelles se déploie une esthétique propre au baroque : la lettre-portrait, voire représentée comme une relique de la personne aimée, objet d'adoration presque fétichiste, la lettre miroir de l'âme et de la psychologie de l'individu qui l'écrit (les prémices de la graphologie), ou enfin le pouvoir magique, séduisant et persuasif de la correspondance vue comme un instrument formidable, et artificiel, de manipulation et de domination d'autrui. Cette notion même d'artifice revient au centre du chapitre final qui se concentre sur les différences par rapport au roman épistolaire (« À l'aube du roman épistolaire »). Celui-ci suppose un cadre culturel bien différent du baroque car fondé sur une esthétique du naturel, comme les études de B. Bray et R. Duchêne, opportunément citées p. 252-254, l'ont déjà affirmé (un lecteur français s'étonnera un peu de ne pas trouver ici de référence à l'étude devenue classique de Marc Fumaroli³). Les lettres insérées dans les romans du XVII^e siècle s'inspirent encore « d'idéaux abstraits d'élégance » (p. 256) et témoignent d'une « monumentalisation » littéraire du genre épistolaire, s'offrant parfois en exemples d'écriture, loin de puiser dans la réalité et de vouloir tordre le cou à l'éloquence. L'idéalité concerne également la dimension éthique, car parmi les finalités de ces romans il faut signaler celle « de l'édification morale, spirituelle et formelle du public, encouragé à prendre exemple sur les personnages pour la définition de sa propre conduite » (p. 212). Néanmoins, il existe bien des plages d'innovation et d'expérimentation qui méritent d'être signalées. Les dernières pages de cette étude sont consacrées à l'œuvre de deux auteurs liés à l'Académie des Incogniti, à Venise, Girolamo Brusoni et Ferrante Pallavicino. Le premier intéresse particulièrement pour son refus proclamé des artifices baroques, la recherche d'une langue plus naturelle, la tension autobiographique qui anime ses romans. Le second, qui fut mis à mort par l'Inquisition, à vingt-neuf ans seulement, à cause de sa veine polémique et de son adhésion au libertinisme, a pratiqué l'écriture romanesque avec une visée satirique puissante. Outre la *Bersabée*, qui lui permet de dénoncer en la personne du roi David l'ambition des hommes de pouvoir,

3 Son article de 1978 « Genèse de l'épistolographie classique » est cité p. 106 mais ne figure pas dans la bibliographie finale.

et un grand nombre d'autres romans, il est l'auteur du *Corriero svaligiato* dont L. Grassi s'attache à reconstruire la fortune européenne. Après avoir prouvé son influence sur la *Valise ouverte* de Préchac (1680), qui en constitue la palinodie, elle montre comment Giovanni Paolo Marana s'est appuyé à son tour sur cette tradition pour élaborer son roman épistolaire *l'Esploratore turco*. Dans le domaine anglais, *The post-boy rob'd of his mail* de Charles Gildon (1692) tire également son inspiration du roman de Pallavicino. On se tromperait donc en faisant l'impasse sur cette tradition italienne si vivante et féconde sous prétexte qu'elle marquerait une période de repli après la grande saison du *Cinquecento* et qu'elle n'aurait aucune influence sur la genèse du roman épistolaire. *Carte leggere* est le premier livre d'une jeune chercheuse qui sait aborder sans complexes et avec beaucoup de rigueur de grandes questions d'histoire culturelle tout en faisant partager sa sensibilité pour la lecture des fictions narratives. Un livre bien documenté, original dans sa démarche, qui nous guide dans un territoire presque encore inexploré. Il permet d'aborder, outre les questions strictement liées au genre épistolaire, plusieurs catégories critiques valables pour une définition d'ensemble du roman baroque : sa dimension rhétorique, l'intellectualisme, l'érudition classique, le pathétisme, l'engagement éthique, etc. Il appelle enfin, comme il est naturel pour toute recherche réussie, d'autres enquêtes approfondies, par exemple sur le moment, à situer en amont de la Renaissance, où commencent à se nouer les échanges entre l'écriture épistolaire, la nouvelle, les romans ovidiens et d'autres genres littéraires, mais également au sujet des influences réciproques entre théâtre et romans ou peinture et récits.

Maria Cristina Panzera

EA 4593 CLARE

Université Bordeaux Montaigne

Cristina.Panzera@u-bordeaux-montaigne.fr

Stephanie Hellekamps, Jean-Luc Le Cam, Anne Conrad (Hrsg.), *Schulbücher und Lektüren in der vormodernen Unterrichtspraxis*, Zeitschrift für Erziehungswissenschaft, Sonderheft 17, Springer VS, 2012.

La lecture est de nos jours considérée comme « un outil culturel universel » permettant de « participer de manière efficace et productive à la vie de la société ». Une enquête PISA menée en 2009 concerne les compétences en lecture, soulignant l'importance de celles-ci pour l'accès à l'information et pour « apprendre et comprendre d'autres façons de faire, de penser et d'être »⁴. Les

4 Résultats PISA 2009 (synthèse), OCDE 2010, p. 6 : <http://www.oecd.org/pisa/46624382.pdf>.